

De Vouillé à Poitiers : quelques mots de conclusions

Alain Dierkens
Université Libre de Bruxelles

À l'issue de ces xxviii^{èmes} Journées d'Archéologie Mérovingienne et avant de présenter les quelques rapides considérations, tantôt d'ordre méthodologique, tantôt plus synthétiques, qu'elles m'ont inspirées, comment ne pas évoquer, avec un réel plaisir teinté d'une pointe de nostalgie, les xi^{èmes} Journées qui s'étaient tenues à Poitiers en 1989 et comment ne pas évoquer la mémoire de ceux qui, alors, avaient animé les discussions centrées sur la sculpture mérovingienne² ? La personnalité et l'œuvre de May Vieillard-Troiekourov viennent tout naturellement à l'esprit³ ; cette grande dame, remarquable connaisseuse de l'archéologie monumentale du haut Moyen Âge, nous avait une fois encore impressionnés en parlant avec science de l'Hypogée des Dunes et du baptistère Saint-Jean⁴. Presque vingt ans après, l'Association française d'archéologie mérovingienne se porte toujours aussi bien (et même de mieux en mieux !) ; c'est un public nombreux et passionné qui a suivi les exposés présentés le 28 septembre à Vouillé puis, les 29 et 30 septembre, au Musée Sainte-Croix de Poitiers. Le banquet « à la mérovingienne » organisé à Vouillé le soir du samedi 29 septembre⁵ est un exemple particulièrement éloquent de l'enthousiasme des organisateurs. Par ailleurs, il est évident, pour tous ceux qui ont suivi la vie de l'AFAM depuis ses débuts, que, globalement, l'organisation des Journées est devenue de plus en plus « professionnelle » ; de ce point de vue, le colloque de Poitiers s'inscrit de la meilleure façon à la suite des réunions de Tournai (2004), Nancy (2005) et Caen (2006) pour ne citer que les trois précédentes⁶.

Mes « Conclusions » s'articuleront autour des deux volets complémentaires qui ont formé ces xxviii^{èmes} Journées⁷ : la bataille de Vouillé, Clovis, l'Aquitaine des v^e et vi^e siècles d'abord ; les recherches archéologiques à Poitiers et dans le Poitou ensuite.

Clovis et la bataille de Vouillé

Le cadre historique général de la bataille remportée à Vouillé, en 507, par Clovis sur le roi des Wisigoths Alaric II a fait l'objet d'une présentation publique, amplement médiatisée, de Bruno Dumézil, lors du lancement des festivités du quinze centième anniversaire. Dans cette brillante conférence d'ouverture tenue le 3 juin 2007 et intitulée « Vouillé et l'Europe du vi^e siècle », Bruno Dumézil a insisté sur le rôle politique important de la bataille de Vouillé : « la bataille de Vouillé change

radicalement l'histoire, mais elle ne fonde pas l'Europe. C'est tout le contraire, puisqu'elle empêche la construction d'une fédération d'États sous la tutelle d'un roi ». Dans sa lecture des événements, très largement favorable aux Wisigoths, il a montré du monde franc une vision assez négative : « par rapport à leurs voisins [Wisigoths, Ostrogoths, Burgondes], les Francs faisaient piètre figure. (...) Ils restaient divisés entre de multiples chefferies et tribus qui ne s'accordaient qu'exceptionnellement pour partir ensemble à la guerre ». Il défend, par ailleurs, l'idée que la bataille de Vouillé a indirectement favorisé le rôle du pape dans l'histoire occidentale : « au sein du concert européen, Vouillé a obligé à réfléchir à l'arbitrage des conflits entre royaumes barbares. Plus personne ne voulait de l'empereur dans le rôle d'arbitre et le roi des Ostrogoths n'avait pas réussi à assumer cette fonction. Peu à peu, par défaut, le pape se mit à occuper cette place. Et ainsi commença à naître l'idée d'une chrétienté occidentale organisée autour de Rome ». Ce n'est pas le lieu d'entamer un débat sur ces assertions, dont certaines mériteraient assurément une discussion approfondie⁸.

Le dossier complexe de la bataille de Vouillé a fait l'objet de sept communications lors des Journées de l'AFAM. Michel Kazanski a rappelé ce que l'on sait, historiquement et archéologiquement, des Wisigoths avant leur intégration à l'Empire romain et leur établissement dans le Sud-Ouest de la Gaule⁹. Il a également tenté de dater et d'expliquer les objets « wisigothiques » retrouvés à l'occasion de fouilles de tombes du v^e siècle (Herpes, Montségur, Lezoux, Arcy-Sainte-Restitue, etc.). De manière générale, il interprète ces témoins du « prestigieux costume danubien » soit comme la conséquence de la présence de Wisigoths en Aquitaine et en Hispanie, soit comme un indice des contacts entre Ostrogoths et Wisigoths : ce seraient les premiers qui auraient, directement (*via* l'armée de Vidimer, issue de la région du Danube moyen) ou indirectement, fait connaître aux seconds la mode danubienne, expression d'une brillante culture princière. Sur ce point, l'étude très minutieuse de Joan Pinar Gil sur « les tombes de femmes à fibules en tôle de l'Ouest (*ca* 500) » permet d'apporter quelques nuances : cet article, basé sur un type bien connu de fibules datées du MA I, donc entre 470/480 et 520/530 (les fibules en tôle, définies ici comme des « objets formés par deux tôles métalliques sans décoration ou décorées exclusivement au moyen d'applications de différents types, jointes par une anse semi-circulaire »), pose avec netteté la

question de l'interprétation ethnique de tels bijoux. Plutôt que de penser à des traces d'établissement de Wisigoths en Gaule du Sud-Ouest ou à des indices de la présence d'Ostrogoths intégrés au *regnum* wisigothique, l'auteur privilégie l'hypothèse d'une diffusion en Aquitaine et en Espagne d'une « mode aristocratique germanique à racines danubiennes ».

Jorge Lopez Quiroga et Raul Catalan Ramos ont dressé un panorama impressionnant de nos connaissances sur la Péninsule Ibérique à l'époque wisigothique (de la fin du ^v^e siècle à 711). Ils constatent d'une part une telle hétérogénéité, d'autre part une telle continuité par rapport au monde romain tardo-antique qu'il conviendrait de rejeter l'expression « archéologie wisigothique »¹⁰. En se basant sur les vestiges monumentaux et les résultats des fouilles, ils affirment même qu'« il n'y a pas plus d'archéologie wisigothique que de royaume wisigothique indépendant avant 476/477 ».

Le point de vue des historiens des textes est présenté dans deux communications largement convergentes : celles de Christine Delaplace et de Ian Wood, qui ont traité des Wisigoths dans l'histoire de l'Empire romain d'Occident au ^v^e siècle. Christine Delaplace a d'emblée insisté sur la non-existence d'un « royaume wisigothique de Toulouse », à moins que l'on ne veuille désigner ainsi le territoire indépendant que contrôlèrent les Wisigoths de 477 à 507, après la disparition de l'empereur de la *pars Occidentis* de l'Empire et avant Vouillé : « le roi wisigoth est le roi de son peuple » et non celui d'un territoire, dans lequel le pouvoir impérial continue à s'exercer. Elle a également montré la logique interne qui pousse ces fédérés légalistes, voire légitimistes, à se constituer un glacis protecteur et défensif contre les Burgondes et les Francs¹¹.

Quant à Ian Wood, il a repris les dates qu'il avait déjà proposées, avec Danuta Shanzer, pour les baptêmes de Clovis (Noël 508) et de Sigismond (501 ou 502, de toute manière avant le baptême de Clovis)¹². Nuançant certaines de ses hypothèses antérieures, il distingue le baptême de Clovis de la conversion du roi au catholicisme : autrement dit, le choix d'opter pour le christianisme sous sa forme catholique aurait pu être fait dès 506 dans le sillage d'une bataille contre les Alamans. Cette distinction conversion/baptême lui permet d'expliquer pourquoi et comment Clovis a pu, plus d'un an avant son baptême, placer son combat politique et économique contre les Wisigoths sous une apparence religieuse, dans un but de propagande politique (somme toute assez peu efficace, si l'on excepte Grégoire de Tours¹³, bien sûr). Dès 506, Clovis aurait rompu ouvertement avec de possibles tentations ariennes et se serait présenté comme protecteur des catholiques, voire comme champion de l'Église catholique. Ian Wood combat l'idée simpliste d'un conflit entre Francs et Gallo-Romains catholiques d'une part, Wisigoths ariens d'autre part. Relativisant l'opposition doctrinale entre ariens et catholiques¹⁴, il va dans le même sens que Jorge Quiroga qui avait rappelé, lors de la discussion qui a suivi son exposé, que, d'un point de vue archéologique, rien ne distingue une église arienne d'une église catholique¹⁵. Enfin, il

stigmatise, à bon droit selon moi, la surinterprétation tardive du facteur religieux dans les enjeux de la bataille de Vouillé¹⁶.

Pour la période postérieure à Vouillé, Isabelle Cartron a montré la difficulté d'une appréhension historique des étapes de la domination franque et de l'intégration progressive de l'Aquitaine au *regnum* mérovingien. Elle a, en particulier, discuté de la délicate question des frontières et des points d'appui, éventuellement fortifiés, du pouvoir franc en Aquitaine, tels qu'ils sont suggérés, voire nettement identifiés par les recherches archéologiques¹⁷. Les sources des ^{vi}^e – ^{viii}^e siècles (surtout Grégoire de Tours ainsi que le livre IV des *Chroniques* de Frédégaire et ses *Continuationes*) parlent, en effet, de l'Aquitaine de façon assez générale ; ainsi, les cours d'eau (Loire, Vienne, Dordogne, Garonne) sont cités comme des points de référence commodes, mais non comme des frontières administratives nettes. À l'époque mérovingienne, l'Aquitaine n'apparaît pas comme un ensemble politique cohérent, unifié, à l'identité aisément définissable, mais comme une région aux limites assez instables et volontiers rattachée à l'Austrasie ; on y perçoit de forts courants, éventuellement conflictuels, d'une aristocratie ancienne très enracinée dans la tradition romaine. Somme toute, c'est au pouvoir pippinide puis carolingien que l'Aquitaine doit sa formulation institutionnelle la plus achevée¹⁸.

Les communications régionales

Il est évidemment impossible de résumer la douzaine de communications relatives à l'archéologie du Poitou, introduites de main de maître par un état des recherches sur le haut Moyen Âge dans le Centre-Ouest de la France actuelle¹⁹. Je préfère ordonner mes impressions autour de quatre axes : réexamen des fouilles anciennes, éventuellement actualisées par de nouvelles recherches ; apport des fouilles récentes, dont certaines apparaissent comme particulièrement spectaculaires ; réflexions méthodologiques sur les liens entre sources écrites, archéologiques et artistiques ; apport des techniques et des sciences dites exactes.

Dans le premier ensemble relatif à la « relecture » de fouilles anciennes, je placerai les exposés sur l'Hypogée des Dunes²⁰ et sur le site complexe de Ligugé²¹. Dans ces deux cas, auxquels s'attache une historiographie longue et pesante, on a montré les dégâts, évidemment involontaires et, à l'époque, largement imprévisibles, des « restaurations » pourtant effectuées sous le contrôle des Monuments historiques. À l'Hypogée des Dunes, ce sont des algues qui sont apparues sur les sculptures et sur les parois enduites, détruisant images et textes. Les causes en sont nombreuses : ventilation insuffisante, humidité permanente (l'architecte n'avait prévu ni gouttière, ni dispositif d'évacuation des eaux pluviales ; ce qui a entraîné des infiltrations par le sol et les murs enterrés), température excessive. De surcroît, le bâtiment réalisé par Jules Formigé à l'initiative du P. Camille de la Croix (1909) est – très

logiquement – classé Monument historique et ce statut ne facilite guère les possibilités rapides d'intervention²². À Ligugé, l'aménagement intérieur des pièces sur la base des recherches de dom Coquet a fait disparaître une bonne partie des renseignements archéologiques dont on aurait eu besoin pour se fixer une idée plus sûre de l'évolution du bâtiment²³. En outre, dans ces deux cas, une interprétation peu critique ou abusive des textes a conduit à des datations discutables²⁴. Heureusement, on insiste aujourd'hui sur la nécessité de ne pas séparer, en dépit de la nature différente des institutions responsables, l'archéologie du sous-sol et les fouilles d'une part, l'archéologie du bâti d'autre part²⁵.

Il faut également faire état ici des recherches relatives aux sculptures du haut Moyen Âge réexaminées par Anne Flammin²⁶ et regretter, une fois encore²⁷, qu'il n'y ait, depuis 1987, aucune suite concrète donnée aux quatre volumes parus du *Recueil général des monuments sculptés en France*²⁸. Dans sa communication, Anne Flammin a évidemment parlé des sculptures bien connues de l'Hypogée des Dunes et du baptistère Saint-Jean de Poitiers, mais elle a surtout présenté deux trouvailles quasiment inédites : un couvercle de sarcophage trouvé en 2001 à Usseau (fouilles dirigées par Christian Scullier) et quatre éléments d'un ensemble décoré mis au jour à Pouthumé, près de Châtellerault, en 2005 (fouilles dirigées par Thierry Cornec). Le couvercle n° 61 du fief Dampierre à Usseau lui permet d'évoquer un double emploi d'un élément d'architecture antique à décor de rudentes et de listels : ce bloc aurait été scié et redécoré sur la tranche (feuilles inclinées, oiseaux affrontés autour d'un calice stylisé) entre le v^e et la fin du vii^e siècle pour servir de couvercle de sarcophage ou, plus vraisemblablement, de linteau ; il aurait été ensuite réutilisé comme couvercle de sépulture. Quant aux fragments de Pouthumé, vraisemblablement d'époque carolingienne (viii^e ou début du ix^e siècle), il pourrait s'agir d'éléments de mobilier liturgique qu'elle interprète, en se basant sur des exemples italiens et croates, comme respectivement, une barrière de chancel²⁹ et un *ciborium* ou une *pergola* (le terme me semble peu heureux) ; ce qui ferait de ce matériel découvert dans le site aristocratique de Pouthumé un des exemples les plus septentrionaux de ce type de dispositif. Un autre apport indéniable des recherches récentes sur la sculpture du haut Moyen Âge tient à l'étude – à partir des stucs de Vouneuil, d'abord considérés comme carolingiens, mais aujourd'hui placés dans l'Antiquité tardive – de l'importance de la sculpture sur stuc³⁰.

Les fouilles récentes, dont Luc Bourgeois a donné, en introduction, un très large panorama concernant des nécropoles (Chasseneuil, Chadenac, Usseau, Aulnay, etc.), des lieux de culte, des sites d'habitat urbain (Poitiers, Saintes, Angoulême) ou rural (Saint-Georges-des-Coteaux, Saint-Xandre, Pouthumé). Elles ont notamment permis de montrer l'importance, qui apparaît de plus en plus notable, de la présence de petits groupes de tombes au sein même de l'habitat³¹ – ce qui, évidemment, est de nature à relancer un des aspects de la discussion sur la naissance des paroisses et sur l'apparition des cimetières

« paroissiaux » autour de l'église³² – ainsi que la structure, volontiers éclatée, de l'habitat³³.

Un des domaines de compétence les mieux établis de l'Université de Poitiers est l'épigraphie : on le sait, c'est le Centre d'Études Supérieures de Civilisation Médiévale qui édite le *Corpus des inscriptions de la France médiévale*, entreprise qui en est actuellement au t. 23 (2009). D'un point de vue méthodologique, le parti qui avait été retenu était de commencer ce *Corpus* à l'époque carolingienne et de traiter des viii^e – xiii^e siècles, de façon à prendre la suite du *Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule* qui, lui, s'arrêtait à la Renaissance carolingienne. La position de l'époque mérovingienne *lato sensu*, à la charnière des deux entreprises, explique pourquoi les vi^e – viii^e siècles ont été, certes involontairement, un peu maltraités tant par les antiquistes en charge du *RICG* que par les médiévistes qui se chargeaient du *CIMF*³⁴. De ce point de vue, la communication de Cécile Treffort et Morgane Uberti sur les inscriptions funéraires altomédiévales du Poitou, de l'Angoumois et de Saintonge, est d'autant mieux venue que non seulement elle comble une lacune de l'information, mais encore qu'en traitant globalement des iv^e – xi^e siècles, elle bat délibérément en brèche la césure souvent artificielle des années 750-850³⁵. Cette contribution, qui s'appuie sur un matériel peu abondant mais de qualité, est un véritable exercice méthodologique qui dépasse de très loin la région concernée. Elle touche tous les domaines de la vie sociale, insiste sur les aspects les plus subtils de la *memoria* et met l'accent sur l'onomastique (piste traditionnellement très exploitée pour l'Antiquité, mais quelque peu négligée actuellement pour le haut Moyen Âge)³⁶.

Les rapports entre sources écrites et archéologie souffrent fréquemment de la volonté, explicite ou non, de vouloir faire à tout prix correspondre textes et résultats des fouilles³⁷. C'est une telle tendance qui a faussé une bonne partie des raisonnements de dom Coquet à propos de Ligugé (interprétation de la *Vita Martini* de Sulpice Sévère, lecture de l'inscription d'Ursinus, etc.)³⁸. Il n'en reste pas moins que les textes peuvent suggérer de fructueux sites de fouilles (comme le rapprochement qu'André Debord avait fait entre Taillebourg et Trelleborg)³⁹. Inversement, l'archéologie peut expliquer tel passage mal compris d'une source textuelle ; il en est ainsi de ce passage de Grégoire de Tours relatif à Radegonde et à l'enceinte de Poitiers. Grâce à ses fouilles de la zone de la rue Saint-Simplicien, à proximité de l'abbaye Sainte-Croix de Poitiers, Frédéric Gerber a en effet pu expliquer quelques lignes du récit des funérailles de Radegonde chez Grégoire de Tours (*Liber in gloria confessorum*, 104) et dans la *Vita Radegundis* de Baudonivie (chap. 24).

Enfin, la collaboration entre historiens, archéologues et spécialistes d'archéométrie et de sciences « exactes » fait des merveilles. On l'a vu, au détour des communications, à propos de l'analyse des mortiers, des pierres, des enduits (voir notamment l'analyse impressionnante et décisive des échantillons prélevés à l'Hypogée des Dunes) ; ou encore, en céramologie, de celle des pâtes (cfr la vaste enquête typologique et technologique de Brigitte Véquaud sur la

région Poitou-Charentes), en orfèvrerie, des grenats⁴⁰ et, en numismatique, des métaux. Les résultats de l'analyse de l'argent des monnaies de Melle sont surprenants et conduisent à de nouvelles interprétations (recherches de Florian Térégeol). L'analyse isotopique d'une cinquantaine de monnaies d'argent datant majoritairement des VII^e et VIII^e siècles a, d'une part, montré que la décision prise, vers 670/675, de promouvoir un monométallisme d'argent a entraîné le développement, à Melle, d'un gisement d'argent et de plomb déjà bien connu antérieurement ; d'autre part, elle a établi que, contrairement à une opinion très largement répandue, les deniers de Poitiers procédaient d'un autre gisement que Melle, encore à identifier.

La géophysique et la prospection magnétique ont joué un rôle majeur dans la mise en évidence du site de Taillebourg « Port d'Envaux ». Les datations C¹⁴ ou dendrochronologiques sont omniprésentes, là comme ailleurs. L'anthropologie est convoquée systématiquement tant pour déterminer les caractères personnels des squelettes mis au jour (y compris une curieuse omoplate négroïde à Poitiers/Les Hospitalières) ou pour mettre en valeur des liens sociaux et familiaux (étude des caractères discrets, révélateur notamment de pratiques d'endogamie). C'est aussi des anthropologues que vient la distinction, accompagnée de réflexions méthodologiques essentielles, sur certaines pratiques funéraires que les archéologues avaient tendance à confondre⁴¹ : dépôts primaires et secondaires, sépultures multiples (dépôts simultanés) et sépultures collectives (dépôts échelonnés dans le temps), réinhumations, inhumations successives, superpositions de corps, réductions et, éventuellement, réductions repoussées (diminution importante de la place occupée par le squelette et regroupement de ses ossements à l'intérieur de l'espace où a été effectué le dépôt primaire), vidanges (manipulation des ossements entraînant le dépôt d'une partie de ceux-ci hors de la tombe), etc.⁴².

En ce qui concerne les sciences naturelles (paléobotanique, carpologie, archéozoologie⁴³), les *case studies* présentés à Poitiers ont montré la pertinence des recherches interdisciplinaires. Tant pour Saint-Georges-des-Coteaux que pour Saint-Xandre, les données paléo-environnementales ont été intégrées à la réflexion finale et ont, par exemple, permis des rapprochements pertinents avec ce que l'on savait de l'alimentation, mise en évidence par Benoît Clavel ou Jean-Hervé Yvinec dans des sites désormais « classiques » comme Tétéghem (Nord) et Cormelles (Calvados).

Quelques impressions finales

Au terme de ce rapide bilan global des communications et des débats du colloque de Vouillé-Poitiers, on est tenté de parler en termes de sérénité et d'équilibre. Un exemple fixera les idées : dans le vaste débat autour de la continuité ou de la rupture entre Antiquité tardive et Age, la tendance générale est, depuis un certain nombre de décennies, d'insister sur l'absence de rupture nette et sur la transition

lente, de constater la pesanteur des institutions et des structures traditionnelles de la société. C'était, par exemple, une des opinions les plus largement représentées lors des réunions de l'*European Science Foundation* sur « The Transformation of the Roman World »⁴⁴. Conformément à la pratique, normale et saine, du balancier, la mode se développe aujourd'hui de contester cette vision plutôt irénique et d'insister, comme il y a un siècle, sur la mort et la disparition de l'Empire romain, sur l'effondrement tragique des structures politiques et socio-économiques, sur la perte des valeurs civilisationnelles ; que l'on pense aux écrits de spécialistes de l'Antiquité méditerranéenne comme Bryan Ward-Perkins⁴⁵. Le colloque de Poitiers s'inscrit nettement en faveur de la continuité et de la complexité, en faisant le constat d'évolutions lentes et de changements progressifs⁴⁶, qui se marquent à des moments différents suivant les thèmes envisagés.

Cette même sérénité est perceptible dans la façon dont ont été analysées les questions religieuses et ethniques, deux thèmes très présents dans la littérature archéologique actuelle, surtout en Allemagne. On n'en est manifestement plus à envisager une opposition irréductible entre paganisme et christianisme⁴⁷ et l'on a tendance à minorer les différences entre catholicisme et arianisme. On préfère insister sur les formes d'accommodation et sur la diffusion continue depuis le IV^e siècle du christianisme dans le cadre de l'Empire romain tardif. De même, plutôt que de parler de confrontations violentes entre Romains et « Barbares » germaniques, on privilégie aujourd'hui la mixité sociale. Quant aux anthropologues, ils mettent en avant les difficultés, voire l'impossibilité, de distinguer un « Gallo-Romain » d'un « Germain » sur la seule base du matériel osseux. Bien des marqueurs précédemment utilisés dans une acception ethnique voire raciale, sont aujourd'hui analysés en termes de culture. Une fois la sérénité atteinte en ces matières sensibles, on peut alors réexaminer, sans les nier, les cas de tombes manifestement exogènes ou de coutumes en décalage par rapport à la majorité des tombes (vêtement, port de fibules, etc.).

Comme on l'a constaté à la lecture des communications imprimées ici, les XXVIII^{èmes} Journées internationales d'Archéologie Mérovingienne s'inscrivent dans les courants les plus actuels de la recherche sur le haut Moyen Âge. Elles contribuent également à un meilleur dialogue avec les historiens des textes sur des thèmes porteurs, comme les structures de l'habitat, l'apparition du cimetière organisé autour d'une église, la délimitation de frontières ou la fixation de limites territoriales.

¹ Ces quelques pages sont inspirées des « Conclusions » que j'ai prononcées à l'issue des XXVIII^{èmes} Journées d'Archéologie Mérovingienne, au Musée Sainte-Croix de Poitiers, le dimanche 30 septembre 2007. Elles présentent donc un inévitable caractère de « discours de circonstance » ; j'ai néanmoins pu en préciser l'un ou l'autre aspect par la lecture des textes publiés ici-même. Je tiens à remercier de tout cœur Luc Bourgeois et Cécile Treffort qui m'ont fait la confiance de me confier ces « conclusions »,

exercice toujours périlleux mais très stimulant.

² Comme pour la plupart des premiers colloques de l'AFAM, aucun volume d'Actes n'a été édité. Il faut donc se référer au *Bulletin de l'Association française d'archéologie mérovingienne*, n° 13, 1989.

³ Bio-bibliographie de May Vieillard-Troiekouroff (8 décembre 1917-23 juillet 1991), dans le *Bulletin de l'AFAM*, n° 16, 1992, p. 79-86 (notice due à son amie Elisabeth Châtel).

⁴ May Vieillard était déjà présente à Poitiers en 1952, lors d'un colloque particulièrement important pour l'histoire des recherches sur la période mérovingienne ; cfr May VIEILLARD-TROIEKOUROFF, « Les monuments religieux de Poitiers d'après Grégoire de Tours », dans *Études mérovingiennes. Actes des Journées de Poitiers (1^{er} – 3 mai 1952)*, Paris, Picard, 1953, p. 283-292 [pour une version actualisée de cet article par l'auteur elle-même, voir EAD., *Les monuments religieux de la Gaule d'après les œuvres de Grégoire de Tours*, Paris, Champion, 1976, p. 218-230]. Dans le même recueil d'*Études mérovingiennes*, on relira avec intérêt l'article pionnier de Denise Fossard sur les sarcophages à décor dans la France mérovingienne (p. 117-126) : Denise Fossard est décédée en juillet 2007, quelques jours avant les XXVIII^{èmes} Journées d'Archéologie Mérovingienne. Comme le rappelle Gilbert-Robert Delahaye dans l'article nécrologique qu'il lui a consacré dans le *Bulletin de liaison de l'AFAM* (n° 31, p. 62-64), May Vieillard et elle étaient amies depuis 1938 et elles ont travaillé ensemble, notamment, sur les sculptures du haut Moyen Âge.

⁵ En voici le menu, réalisé par un hôtel-restaurant de Vouillé et accompagné d'excellents vins du Haut-Poitou : darne de saumon poêlée, sauce *moretum* / contrefilet de bison braisé façon Anthime, faséols blancs à œil noir (mojettes), navets confits au lard, chou braisé aux oignons / darioles aux cerneaux de noix, gâteau aux amandes, pain d'épices. Certaines de ces recettes – et bien d'autres ! – ont, depuis, fait l'objet d'une publication : Alain DIERKENS et Liliane PLOUVIER, éd., *Festins mérovingiens*, Bruxelles, le Livre Timperman, 2008 (ce livre constitue aussi le tome XVII des *Mémoires édités par l'Association française d'archéologie mérovingienne*).

⁶ Voir, par exemple, Laurent VERSLYPE, éd., *Villes et campagnes en Neustrie. Sociétés, économies, territoires, christianisation*. Actes des XXV^{èmes} Journées internationales d'archéologie mérovingienne [Tournai, 17-20 juin 2004], Montagnac, Mergoïl 2007 (Europe médiévale, 8 ; Mémoire de l'Association française d'archéologie mérovingienne, 16) et Jacques GUILLAUME et Édith PEYTRMANN, éd., *L'Austrasie. Sociétés, économies, territoires, christianisation*. Actes des XXVI^{èmes} Journées internationales d'archéologie mérovingienne [Nancy, 22-25 septembre 2005]. Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2008 (Mémoire de l'Association française d'archéologie mérovingienne, 19).

⁷ Voir évidemment les résumés des communications publiés dans le n° 31 (2007) du *Bulletin de liaison de l'AFAM* et auxquels je renvoie implicitement dans le cas des textes non publiés dans le présent volume.

⁸ Pour un panorama synthétique extrêmement clair et bien documenté des idées de Bruno Dumézil, voir son article récent « La prise de pouvoir par Clovis », dans *L'Histoire*, n° 349, janvier 2010, p. 96-101.

⁹ Pour cet exposé, Michel Kazanski a actualisé certains passages de son livre *Les Goths (I^{er} – VI^e s. ap. J. C.)*, Paris, Errance, 1991 (Civilisations et cultures).

¹⁰ Comme ce texte n'a pu être publié ici, il faut se référer au résumé publié dans le *Bulletin de l'AFAM*, n° 31, p. 17-19.

¹¹ Cet exposé repose sur d'autres articles de Christine Delaplace, surtout « La « guerre de Provence » (507-511). Un épisode oublié

de la domination ostrogothique en Occident », dans *Romanité et cité chrétienne. Permanences et mutations, intégration et exclusion du I^{er} au VI^e siècle. Mélanges en l'honneur d'Yvette Duval*. Paris, De Boccard, 2000, p. 77-89, « La Provence sous la domination ostrogothique (508-536) », dans *Annales du Midi*, t. 115, 2003, n° 244, octobre-décembre 2003, p. 479-499 et « La Provence dans la géostratégie des royaumes wisigoth et ostrogoth (475-536) : une occupation décisive pour la Gaule du Sud à l'époque mérovingienne », dans Xavier DELESTRE, Patrick PÉRIN et Michel KAZANSKI, éd., *La Méditerranée et le monde mérovingien : témoins archéologiques. Actes des XXIII^{èmes} Journées internationales d'archéologie mérovingienne (Arles, 11 - 13 octobre 2002)*. Aix-en-Provence, Association Provence archéologie, 2005 (Supplément au *Bulletin Archéologique de Provence*, 3), p. 45-51.

¹² Ian WOOD, « Gregory of Tours and Clovis », dans *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, t. 63, 1985, p. 249-272 ; Danuta SHANZER, « Dating the Baptism of Clovis : the Bishop of Vienne vs. the Bishop of Tours », dans *Early Medieval Europe*, t. 7, 1998, p. 29-57 ; I. WOOD et D. SHANZER, *Avitus of Vienna. Letters and Selected Prose*. Liverpool, Liverpool University Press, 2002.

¹³ Vue traditionnelle et totalement différente chez Michel Rouche, par exemple (Michel ROUCHE, *Clovis*, Paris, Fayard, 1996, p. 307 : « Le motif général de la guerre était évidemment la libération de l'arianisme » ; p. 313 « outre la libération et l'unification, l'objectif de cette guerre était bien l'élimination des ariens », etc.).

¹⁴ Dans le même sens, voir, par exemple, Alain DIERKENS, « Christianisation et culte des saints en Gaule : quelques réflexions sur saint Julien, Brioude et l'Auvergne du IV^e au VII^e siècle », dans Alain DUBREUCQ, Christian LAURANSON-ROSAZ et Bernard SANIAL éd., *Saint Julien et les origines de Brioude. Actes du colloque de Brioude, 22 - 25 septembre 2004*. Brioude, Almanach de Brioude et Saint-Étienne, CERCOR, 2007, p. 31-42 (aux p. 39-40).

¹⁵ C'est ce que montrent aussi les recherches récentes sur les Vandales. Voir, par exemple, le catalogue de l'exposition du Badisches Landesmuseum de Karlsruhe (24 octobre 2009 – 21 février 2010), *Erben des Imperiums in Nordafrika : das Königreich der Vandalen*, Karlsruhe, 2009, notamment l'exposé d'Yves MODÉLAN, « Der Streit um den wahren Glauben. Arianismus und Katholizismus im Reich der Vandalen », p. 309-316 (par ex. p. 314 : « Keinem Archäologen ist es bisher gelungen, anhand des Dekors oder der Architektur eine arianische von einer katholischen Kirche in Afrika zu unterscheiden », et de rappeler que les ariens honoraient aussi la Vierge et les saints).

¹⁶ Dans le même sens que Ian Wood, à propos de la situation religieuse complexe au sein du royaume burgonde, voir la thèse de Katalin ESCHER, *Genèse et évolution du deuxième royaume burgonde (443-534) : les témoins archéologiques*. Oxford, Archaeopress, 2005 (BAR International Series, 1402) ainsi que son livre de synthèse *Les Burgondes : I^{er}-VI^e siècles apr. J.-C.*, Paris, Errance, 2006 (Civilisations et cultures).

¹⁷ Dans une communication restée inédite, Jean-Luc Boudartchouk a traité des « témoins archéologiques des contacts de l'Aquitaine mérovingienne avec le royaume wisigothique ».

¹⁸ Cette manière de voir nuance évidemment les idées émises dans un livre majeur sur l'histoire de l'Aquitaine du haut Moyen Âge, le « classique » de Michel ROUCHE, *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes, 418-781. Naissance d'une région*. Paris, 1979).

¹⁹ Luc BOURGEOIS, « Vingt ans de recherches sur le haut Moyen Âge dans le Centre-Ouest de la France : un bilan bibliographique (1989-2008) », ici-même, p. 55-82. Une des originalités de cet état des recherches en Poitou réside dans l'intégration, en

un même ensemble parfaitement documenté, des recherches archéologiques et des nouvelles éditions de textes. Un tel refus du cloisonnement des études médiévales en secteurs étanches (histoire, archéologie, histoire de l'art, philologie, etc.) prend tout son sens face au développement de discours prônant la spécificité et l'incommunicabilité des méthodes (et des objets d'études) historiques et archéologiques. Heureusement, à Poitiers, on aime l'interdisciplinarité ; voir, notamment, Claude ARRIGNON, Marie-Hélène DEBIÈS, Claudio GALDERISI et Éric PALAZZO, éd., *Cinquante année d'études médiévales. À la confluence de nos disciplines. Actes du colloque organisé à l'occasion du Cinquantenaire du CESCO (Poitiers, 1^{er} - 4 septembre 2003)*. Turnhout, Brepols, 2005 (Culture et société médiévales). J'y reviendrai plus loin.

²⁰ Dans le cadre du vaste projet de l'*European Science Foundation* sur « la transformation du monde romain » (1992-1998) (sur ce programme, cfr Ian WOOD, « Report : The European Science Foundation's Programme on the Transformation of the Roman World and Emergence of Early Medieval Europe », dans *Early Medieval Europe*, t. 6, 1997, p. 217-227 et Id., « Transformation of the Roman World », dans *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde*, nouv. éd., t. 31, Berlin, 2005, p. 132-134), le groupe chargé de l'examen des transformations en matière de croyances et de religions avait choisi de concentrer une partie notable de ses travaux sur l'Hypogée des Dunes, envisagé comme monument exceptionnel qui permettrait une étude réellement pluridisciplinaire (histoire, historiographie, archéologie, histoire de l'art, épigraphie, philologie, histoire du christianisme, etc.). Une des dernières réunions du groupe, très logiquement organisée à Poitiers, a débouché sur la constatation du pitoyable état de conservation de l'Hypogée et nous a poussés à demander audience auprès des autorités de la Ville. Le bâtiment a été immédiatement fermé pour permettre de dresser un diagnostic technique adéquat, puis pour procéder aux restaurations qui s'imposaient. Ces nouvelles recherches, supervisées par Bénédicte Palazzo, ont permis de renouveler en profondeur nos connaissances sur cet ensemble fascinant. Tout cela fera l'objet d'un volume, dirigé par Bénédicte Palazzo et Cécile TREFFORT, dans la collection *Gallia*. Y sera intégré, dans la mesure des possibilités, le résultat des enquêtes encore inédites menées dans le cadre du projet de l'ESF (Michel Banniard, Xavier Barral i Altet, Michelle Brown, Brigitte Camus, Alain Dierkens, Robert Favreau et Cécile Treffort, Anne-Marie Helvétius, Dominique Hiernard, Patrick Périn, Michel Rérolle, Els Roesdahl, Helmuth Roth, Jean-Marie Sansterre, Leslie Webster, Ian Wood et bien d'autres). Sur tout ceci, voir ici-même l'article de Bénédicte PALAZZO et Cécile TREFFORT, « Pour une relecture de l'Hypogée des Dunes à Poitiers. Approche méthodologique et interdisciplinaire », *supra*.

²¹ De ce point de vue, la synthèse la plus récente de L.-J. Bord nécessitera une réactualisation en profondeur : Lucien-Jean BORD, *Histoire de l'abbaye Saint-Martin de Ligugé, 361-2001*, Paris, 2005.

²² Sur tout ceci, voir, en dernier lieu, Michel RÉROLLE, « Le Père de la Croix et l'Hypogée des Dunes à Poitiers (1878-1911). Invention, publication, restauration », dans *Revue Historique du Centre-Ouest*, t. 7, 2008, p. 111-123.

²³ C'est ce que regrettaient déjà, par exemple, Paul-Albert Février et Noël Duval dans la notice qu'ils ont consacrée à l'église Saint-Martin de Ligugé dans *Les premiers monuments chrétiens de la France*, t. 2 : *Sud-Ouest et Centre*, Paris, Picard, 1996, p. 278-283 : « Au terme d'un examen attentif, on doit regretter qu'une idée *a priori*, fondée sur les rares points de repère historique et sur deux inscriptions, aient influencé d'emblée l'interprétation des fouilles et des sondages effectués dans les maçonneries existantes, qu'elles aient amené à proposer des identifications

trop rapides et des datations qui ont suscité beaucoup de réserves parmi les spécialistes » (p. 283). Dans le même sens, mais en plus net encore, Brigitte Camus, « Les édifices cultuels de l'abbaye Saint-Martin de Ligugé (Vienne) », ici-même, sur la salutaire réinterprétation des « remaniements très récents », y compris « les restaurations postérieures aux fouilles de dom Coquet », elles-mêmes dépendant étroitement du schéma évolutif proposé par celui-ci.

²⁴ À Ligugé, par exemple, une partie substantielle de l'interprétation qui avait été proposée par dom J. Coquet reposait sur une lecture audacieuse d'une inscription qu'il considérait comme celle d'un évêque Ursinus contemporain de Defensor de Ligugé au VII^e siècle, alors qu'on sait aujourd'hui que cette inscription est carolingienne et qu'elle ne fait aucune mention d'un Ursinus ; voir Cécile TREFFORT, « La dalle funéraire dite d'Ursinus à Ligugé. Contribution à l'épigraphie carolingienne », dans *Revue Historique du Centre-Ouest*, t. 7, 2008, 2, p. 265-276. Quant à l'Hypogée des Dunes, bien des hypothèses chronologiques viennent de l'interprétation des anges représentés sur une pierre sculptée et, en particulier, de la présence de Raguël ; or un synode romain en 745 a limité le nombre d'archanges autorisés à trois (Gabriel, Michel et Raphaël) et condamné les autres (dont Raguël), certains ont donc cru pouvoir en déduire que l'Hypogée devait dater de peu avant le milieu du VIII^e siècle. Sur cette question, cfr, notamment, Carol HEITZ, « L'Hypogée de Mellebaude à Poitiers », dans Yvette DUVAL et Jean-Charles PICARD, éd., *L'inhumation privilégiée du IV^e au VIII^e siècle en Occident. Actes du colloque tenu à Créteil les 16-18 mars 1984*. Paris, De Boccard, 1986, p. 91-96, ici avec prudence ; bonnes remarques méthodologiques dans Xavier BARRAL I ALTET, « Poitiers. Chapelle funéraire dite hypogée des Dunes », dans *Les premiers monuments chrétiens*, t. 2, *op. cit.*, p. 302-309, à la p. 308 : « nous ignorons où et à quel moment ces plaques furent employées pour la première fois dans le monument ainsi que l'autorité d'une telle interdiction [pontificale] ».

²⁵ Voir, par exemple, Isabelle PARRON-KONTIS et Nicolas REVEYRON, éd., *Archéologie du bâti. Pour une harmonisation des méthodes*. Paris, Errance, 2005, en particulier l'article programmatique d'Élise FAURE-BOUCHARLAT, Brigitte BOISSAVIT-CAMUS et Joëlle BURNOUF, « L'archéologie du bâti : champ idéal pour une synergie entre disciplines et institutions », p. 125 – 128 et une application particulière : Pascale CHEVALIER, « L'archéologie du bâti appliquée à la révision d'une fouille ancienne, celle de la crypte de la cathédrale de Clermont », p. 87 – 94.

²⁶ Voir sa thèse, encore inédite, sur *La sculpture du VI^e au X^e siècle entre Loire et Gironde* (Poitiers, 1999, 5 vol.).

²⁷ J'ai plaidé, à plusieurs reprises, pour la multiplication des études sur les sculptures altomédiévales, mais sans grand résultat. Du moins, jusqu'à présent. Cfr., par exemple, Alain DIERKENS, « La sculpture sur pierre du très haut Moyen Âge dans l'ancien diocèse de Tongres-Maastricht-Liège », dans Marc LODEWIJCKX, éd., *Bruc Ealles Well. Archaeological Essays Concerning the Peoples of North-West Europe in the First Millenium*. Louvain, Leuven University Press, 2004 (*Acta Archaeologica Lovaniensia. Monographiae*, t. XV), p. 73-86 et, en dernier lieu, Id., « Storia e Storia dell'arte : due discipline dalle relazioni troppo spesso difficili », dans Mario D'ONOFRIO, éd., *Adolfo Venturi e la Storia dell'arte oggi*, Modène, F. C. Panini, 2008, p. 401-408.

²⁸ *Recueil général des monuments sculptés en France pendant le haut Moyen Âge, IV^e-Xe siècles*, Paris, Bibliothèque nationale, 1978-1987 (CTHS, Mémoires de la Section d'archéologie, 2). Pour rappel, voici les régions déjà traitées : t. 1 : Denise FOSSARD, May VIEILLARD-TROIEKOUROFF et Élisabeth CHATEL, *Paris et son département* (à lire avec May VIEILLARD-TROIEKOUROFF,

« Supplément au *Recueil général des monuments sculptés en France pendant le haut Moyen Âge, IV^e-X^e siècles*, I, Paris et son département », dans *Bulletin Archéologique du C.T.H.S.*, n. s., fasc. 15 A, 1979 [1982], p. 181-227 ; t. 2 : Élisabeth CHÂTEL, *Isère, Savoie, Haute-Savoie* ; t. 3 : Jacques SIRAT, May VIEILLARD-TROIEKOUROFF et Élisabeth CHATEL, *Val-d'Oise et Yvelines* ; t. 4 : Marcel DURLIAT, Christophe DEROO et Maurice SCHELLES, *Haute-Garonne*. On y ajoutera nombre d'études préliminaires à la suite du *Corpus*, surtout dues à May Vieillard, ainsi que les articles substantiels de Marie-Pascale Flèche pour le Nord de la France.

²⁹ La discussion du décor d'entrelacs de ce fragment de plaque conduit Anne Flammin à nuancer très fortement l'idée d'une origine italienne et d'une datation tardive de ce type de décor. Sur la base du matériel bien daté pour le nord de la Gaule, je lui donne entièrement raison. Je suis, par contre, beaucoup plus sceptique sur l'idée de la fonction apotropaïque des entrelacs qui lui est suggérée par l'article de James TRILLING, « Medieval Interlace Ornament : the Making of a Cross-Cultural Idiom », dans *Arte Medievale*, n. s., t. 9, 1995, p. 59-86.

³⁰ La valorisation de la sculpture en stuc du haut Moyen Âge a connu un impressionnant renouveau grâce aux recherches conçues et coordonnées par Christian Sapin. Voir, surtout, Christian SAPIN, éd., *Le stuc. Visage oublié de l'art médiéval. Catalogue de l'exposition au Musée Sainte-Croix de Poitiers (16 septembre 2004 – 16 janvier 2005)*. Paris, Somogy, 2004 ; Id., éd., *Stucs et décors de la fin de l'Antiquité au Moyen Âge (V^e – XII^e siècle). Actes du Colloque international tenu à Poitiers du 16 au 19 septembre 2004*. Turnhout, Brepols, 2006 (Bibliothèque de l'Antiquité Tardive, 10) ; Id., *Les stucs de l'Antiquité tardive de Vouneuil-sous-Biard (Vienne)*, Paris, CNRS, 2009 (Supplément à Gallia, 60).

³¹ En plus des recherches de Cécile Treffort sur la mort et les sépultures et celles d'Édith Peytremann sur l'habitat (par exemple, sa thèse mentionnée *infra*, n. 33), voir, tout récemment, Laure PECQUEUR, « Des morts chez les vivants. Les inhumations dans les habitats ruraux du haut Moyen Âge en Île-de-France », dans *Archéologie Médiévale*, t. 33, 2003, p. 1-31.

³² Pour une vision traditionnelle de la naissance de la paroisse, voir Michel AUBRUN, *La paroisse en France des origines au XV^e siècle*, Paris, Picard, 2008² ou Alain DIERKENS, « Les paroisses rurales dans le Nord de la Gaule pendant le haut Moyen Âge. État de la question et remarques critiques », dans Yannick COUTIEZ et Daniel VAN OVERSTRAETEN, éd., *La paroisse en questions. Actes du colloque de Saint-Ghislain, 25 novembre 1995*. Ath-Mons-Saint-Ghislain, 1998, p. 21-48 (article dont je maintiens les positions, même s'il faut y nuancer la chronologie relative aux cimetières et aux fonts baptismaux). Vues nouvelles, par exemple, dans Christine DELAPLACE, éd., *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale, IV^e – IX^e siècles. Actes du colloque de Toulouse, 21-23 mars 2003*, Toulouse, 2005 ou dans Dominique IOGNA-PRAT et Elisabeth ZADORA-RIO, coord., *La paroisse*, dans *Médiévales*, n° 49, automne 2005, p. 5-119. Voir aussi Michel LAUWERS, *Naissance du cimetière : lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 2005 (Collection Historique) et Philippe DEPREUX et Cécile TREFFORT, « La paroisse dans le *De ecclesiis et capellis* d'Hincmar de Reims. L'énonciation d'une norme à partir de la pratique », dans *Médiévales*, n° 48, printemps 2005, p. 141-148.

³³ Édith PEYTREMANN, *Archéologie de l'habitat rural dans le nord de la France, du IV^e au XII^e siècle*. Saint-Germain-en-Laye, AFAM, 2003 (Mémoires de l'Association française d'archéologie mérovingienne, 13).

³⁴ Cette remarque vaut surtout pour les premiers volumes du *Corpus*. Les derniers ont bénéficié de l'intérêt de Cécile Treffort

à la fois pour les inscriptions carolingiennes *lato sensu* (Cécile TREFFORT, *Mémoires carolingiennes. L'épithaphe entre célébration mémorielle, genre littéraire et manifeste politique (milieu VIII^e siècle - début XI^e siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007 [Coll. Histoire]), et pour les inscriptions sur objets et *realia* de tout genre (cfr Cécile TREFFORT, « Vertus prophylactiques et sens eschatologique d'un dépôt funéraire du haut Moyen Âge : les plaques boucles rectangulaires burgondes à inscription », dans *Archéologie médiévale*, t. 32, 2002, p. 31-53).

³⁵ C'est d'ailleurs ce qu'écrivent explicitement Cécile Treffort et Morgane Uberti (« Identité des défunts et statut du groupe dans les inscriptions funéraires des anciens diocèses de Poitiers, Saintes et Angoulême entre le IV^e et le X^e siècle », ici-même, p. 193-214) : « La présente étude s'affranchit de la traditionnelle coupure du VIII^e siècle, entérinée sinon amplifiée par l'existence de deux entreprises éditoriales indépendantes, le *RIGC* et le *CIFM*, avec leurs logiques et leurs normes propres ».

³⁶ Au passage, les auteurs rappellent très opportunément les difficultés d'identification des noms en *-ane*, correspondant à un sixième cas dans les déclinaisons du latin mérovingien.

³⁷ Jorge Quiroga a, lui aussi, insisté sur ce point de méthode dans sa communication inédite.

³⁸ Cfr, par exemple, Brigitte CAMUS, « Les édifices culturels », *op. cit.* : « (...) C'est la relation des archéologues aux témoignages écrits et aux modèles qui a le plus changé de lui [dom Coquet] à nous : il ne s'agit plus d'expliquer les vestiges par un texte ou une comparaison formelle avec un édifice plus ou moins lointain, mais d'interpréter, tant du point de vue de l'histoire que de l'histoire de l'art, les vestiges, selon une lecture propre à la source archéologique et architecturale, érigée, suivant Henri Galinié, en source principale » et, plus loin, à propos des interprétations de dom Coquet, « on constate que l'évolution architecturale des édifices repose sur une construction où les arguments s'emboîtent. D'une part, sa chronologie relative est simplifiée par rapport à ce que l'on peut encore distinguer sur le terrain, d'autre part, il interprète souvent ses propres observations stratigraphiques par des textes dont on ne peut, objectivement, établir le lien direct avec les vestiges ».

³⁹ Avant même les premières fouilles sérieuses à Taillebourg – le début des prospections subaquatiques date de 2001 –, le contexte historique d'une part, le toponyme d'autre part avaient conduit André Debord à voir là un site majeur pour l'histoire de la présence viking dans la vallée de la Charente : « nous pensons plutôt que les Vikings de la Gironde sont les mêmes que ceux de la Charente, dont la base principale était certainement Taillebourg. (...) Il est clair que la forme primitive [du nom de Taillebourg] est bien un Trelleborg » (André DEBORD, *La société laïque dans les pays de la Charente, X^e – XI^e siècle*. Paris, Picard, 1984, p. 53-55). Dans le même sens, j'aime à rappeler les hypothèses d'Helmut Beumann à propos de la tombe de Charlemagne : c'est la seule lecture des textes qui lui a permis de penser à l'existence d'une tombe dans l'entrée de l'église palatine d'Aix, sous une laube dont on n'avait pas gardé de trace matérielle ; les fouilles archéologiques sont venues confirmer ce beau raisonnement (cfr Helmut BEUMANN, « Grab und Thron Karls des Grossen zu Aachen », dans *Karl der Grosse. Lebenswerk und Nachleben*, t. 4 : *Das Nachleben*, Dusseldorf, 1967, p. 9-38).

⁴⁰ En dernier lieu, Thomas CALLIGARO, Patrick PÉRIN, Françoise VALLET et Jean-Paul POIROT, « Contribution à l'étude des grenats mérovingiens (Basilique de Saint-Denis et autres collections du Musée d'archéologie nationale, diverses collections publiques et objets de fouilles récentes) », dans *Antiquités Nationales*, t. 38, 2007, p. 111-144.

⁴¹ Yves GLEIZE, *Gestion de corps, gestion de morts. Analyse archéo-*

anthropologique de réutilisations de tombes et de manipulations d'ossements en contexte funéraire au début du Moyen Âge (entre Loire et Garonne, I^{er} - VIII^e siècle) (thèse de doctorat de l'Université de Bordeaux 1, dir. Dominique Castex ; Bordeaux 1, Sciences de l'Environnement, spécialité : Anthropologie physique, 11 décembre 2006) et son article « Réutilisations de tombes et manipulations d'ossements : éléments sur les modifications de pratiques funéraires au sein de nécropoles du haut Moyen Âge », dans *Aquitania*, t. 23, 2007, p. 185-205.

⁴² Pour ces définitions, je suis tributaire des recherches d'Yves Gleize ; cfr notamment « Réutilisations de tombes », *op. cit.*, p. 188-189.

⁴³ Voir aussi Yves GLEIZE, « Le lièvre de Cissé (Vienne) : un dépôt original de faune dans une tombe du haut Moyen Âge », dans *Anthropozoologica*, t. 41, 2006, p. 27-35.

⁴⁴ Sur ce projet, *supra*, n. 20.

⁴⁵ Bryan WARD-PERKINS, *The Fall of Rome and the End of Civilization*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2005.

⁴⁶ Dans le même sens, voir les conclusions de l'article de Luc BOURGEOIS, « Vingt ans de recherches », *op. cit.*

⁴⁷ Pendant tout le colloque, il n'a d'ailleurs – et le fait est symptomatique – pas été fait allusion une seule fois au paganisme !